

= 45 =
CENTIMES

LES ROMANS GIN

TOUS LES
JEUDIS



ONZIÈME ÉPIQUE

LA REINE S'AMUSE



LA REINE
S'ENNUIE

ADAPTATION PAR

PIERRE DECOURCELLE

LA REINE S'AMUSE

1

ENTRE LE CIEL ET L'EAU (Suite)

Comme Carlslake, dressé sur le bastingage, se préparait à sauter à l'eau, Pearl le vit et s'écria :

— Voilà le voleur !... Je vous en supplie, capitaine, ne le laissez pas échapper !...

L'officier tira son revolver de sa poche et au moment où Carlslake traversa l'espace il visa.

Un coup de feu... Un bocon de fumée... Et le corps du misérable disparut sous les vagues laissant derrière lui un mince sillon rouge.

Quelques bulles d'air montèrent à la surface. La tache rouge s'élargit quelque peu... Mais l'homme ne reparut pas.

La vedette stoppa un instant. Tous les yeux étaient fixés sur les flots, cherchant une trace du blessé.

— Je crois que je l'ai eu !... dit le capitaine avec une nuance de satisfaction, et pourtant le coup n'était pas facile à réussir !...

— Vous pensez l'avoir tué?... demanda Pearl avec anxiété.

— Je l'ai en tout cas gravement blessé !... Vous ne le regrettez pas, j'imagine?... Il faut être sans pitié pour des reptiles de ce genre !...

— Je suis de votre avis !... Mais ce n'est pas à cela que je pense. C'est à mon diamant... Si Carlslake a disparu, il disparaît avec lui.

— Oh ! son corps sera probablement retrouvé !... Et votre diamant, s'il l'a sur lui, vous sera rendu.

Un sourire de doute effleura les lèvres de Pearl, mais elle n'ajouta rien.

Le capitaine tourna la tête vers le *Claymore* qui continuait à s'éloigner.

— Si nous nous occupions maintenant de son commandant?... précisa-t-il.

— Vous avez raison !... s'écria l'Araignée, Carlslake lui a peut-être remis le diamant...

— En tout cas, nous ne risquons rien de nous en assurer !... conclut Pearl...

Le patrouilleur ne mit pas longtemps à rejoindre le transport auquel ordre fut donné de rebrousser chemin et d'accompagner la vedette jusqu'au port, pour que son capitaine y subît un interrogatoire en règle.

Le petit bâtiment aussi rebroussa chemin et cingla vers la terre.

Tandis qu'il fendait les flots, Pearl songeait à la grave confiance qu'elle s'était promise de faire à son fiancé.

Maintenant que l'homme qui en eût été l'objet gisait pour toujours au fond de la mer, était-il nécessaire de troubler l'esprit de Tom Cariton par une telle révélation ?...

« Morte la bête, mort le venin ! » Mort aussi le plan machiavélique qu'il eût fallu combattre à tout prix, si son auteur avait été encore là pour l'exécuter.

Après réflexion, Pearl se résolut — au moins pour l'instant — à garder pour elle le secret qu'elle avait surpris. Plus tard, dans un de ces moments où les amants — ou les époux — s'épanchent à plein cœur, il serait temps d'apprendre à Tom le péril auquel, grâce à eux, leur patrie avait échappé.

Tandis qu'elle se livrait à ses réflexions, la jeune fille, pas plus que les amis qui l'entouraient, ne se doutaient que celui qu'intéressaient directement ces pensées suivait le même chemin qu'eux.

Accroché à l'arrière de l'embarcation, Carlake filait à sa suite entre deux eaux. De temps en temps, sa tête émergeait à la surface pour lui permettre de respirer, puis aussitôt replongeait.

Lorsque le patrouilleur ne fut plus qu'à une courte distance du bord, il lâcha le bout de corde auquel il se cramponnait et nagea vers un autre point du rivage, où il ne tarda pas à atterrir.

Un sourire sinistre éclairait sa large face, tandis qu'il secouait ses vêtements tout ruisselants d'eau.

Il n'avait pas le temps de songer à les sécher ; mais les environs du port abondent en boutiques de fripiers, où il devait lui être facile de se procurer, à prix d'argent, tous les habits de rechange qui lui étaient nécessaires.

La vedette cependant était arrivée au port.

Aussitôt que le *Claymore* eut accosté à côté d'elle le long du quai, son capitaine fut expédié sous bonne escorte vers le bureau de police.

Devant l'accusation formelle portée par Pearl Standish, il fut maintenu en état d'arrestation.

— Je vais m'occuper de lui ! dit Tom... Pendant ce temps, faites-moi le plaisir de rentrer dans votre demeure !..

— J'aurais préféré rester !.. dit-elle, et voir si on va retrouver le corps de Carlake.

— Le flot ne peut pas l'avoir rejeté avant demain !.. Je me charge d'ailleurs de tout et vous tiendrai au courant dans les moindres détails. Mais, je vous en prie, allez vous reposer... pour me faire plaisir.

— Si c'est pour cela... je ne résiste plus ! accéda-t-elle en doublant le prix de son consentement par un de ses délicieux sourires.

PRÊTEUR SUR GAGES

L'Arnaignée avait déjà hélé un taxi dans lequel Pearl Standish monta avec lui pour rentrer en ville.

La jeune fille avait la ferme intention de tenir la promesse qu'elle venait de faire à Tom. Mais à peine son véhicule avait-il parcouru quelques centaines de mètres qu'il dérapa brusquement sur la chaussée qu'une voiture d'arrosage venait d'inonder.

L'écart fut si violent qu'une des roues alla donner contre le trottoir et s'y brisa.

En descendant pour constater le dommage, les deux voyageurs se rendirent compte que la voiture était momentanément hors d'usage.

Au chauffeur jurant et tempêtant, Pearl versa le prix de sa course entière, agrémenté d'un superbe pourboire pour la réparation de sa roue.

Pris, toujours escortée de l'Arnaignée, elle s'éloigna à la recherche d'un autre taxi.

Son compagnon en aperçut un qui s'avancait vers eux, débouchant d'une rue voisine.

— Nous avons de la chance !.. fit-il, car nous sommes dans un quartier où il n'en passe pas trois par jour !..

— Vous avez raison !.. c'est une chance ! répliqua Pearl, faisant signe au chauffeur de stopper.

Mais bien qu'il n'y eût personne à l'intérieur de sa voiture, celui-ci ne s'arrêta pas. Il fit à peine un signe de la tête en passant, et continua sa route après avoir jeté simplement les mots :

— Pas libre !..

— Au diable, l'imbécile !.. s'écria l'Arnaignée. Il dit qu'il n'est pas libre, et sa voiture est vide.

— Peut-être est-il commandé, et va-t-il chercher son client ?..

Elle n'avait pas achevé sa phrase qu'elle



L'ARRIVÉE DU CAPITAINE DE CLAYTON.

(Photo: J. J. J. J. J.)

saisit le bras de son interlocuteur, et lui indiquant le taxi qui s'éloignait :

— Regardez !... murmura-t-elle.

Il se retourna dans la direction qu'elle désignait et vit le visage de Carlake collé au petit judas, à l'arrière de la voiture.

— Avez-vous vu comme moi?... demanda-t-elle.

— J'ai vu Carlake...

— Il ne s'est donc pas noyé?...

— Il faut croire !...

— Il nous aura reconnus de loin, et se sera caché au fond de la voiture quand elle est passée auprès de nous !...

— Et cette auto de malheur est trop détériorée pour marcher !...

— Peu importe !... Nous allons prendre ce véhicule !... décida Pearl, désignant un énorme camion qui s'avavançait, et faisant signe au chauffeur de s'arrêter.

Surpris, celui-ci obéit.

— Il faut que vous nous veniez en aide... dit la jeune fille. Nous avons un besoin urgent de rattraper ce taxi qui va disparaître là-bas dans le lointain.

— C'est impossible, miss !... J'ai mes travaux à faire.

— Il le faut... insista-t-elle.

— Il le faut... répéta l'Araignée, tirant son revolver de sa poche et le braquant sur le pauvre diable qui, complètement ahuri, se prit à trembler de tous ses membres.

Sans plus de cérémonie, Pearl sauta à côté de lui. Tandis que l'Araignée s'asseyait à ses pieds, elle s'empara du volant et lança le camion à toute vitesse sur les traces de Carlake.

C'était une voiture puissante qui pouvait faire facilement du quarante à l'heure.

Dans son taxi, Carlake avait vu le manège de ses deux ennemis.

— Plus vite !... s'écria-t-il, se penchant vers son chauffeur.

Docile, celui-ci accéléra sa vitesse, mais il était manifeste que, malgré son avance, le camion ne mettrait pas longtemps à le rattraper.

Carlake jeta un regard autour de lui et aperçut au coin d'une rue un vieux taxi qui stationnait. Il sauta à terre, ouvrit la portière et cria au chauffeur.

— 580, Parkside avenue.

— Entendu... répondit le bonhomme, quittant les deux amis avec lesquels il bavardait et montant sur son siège.

Une minute plus tard, lorsqu'ils furent en marche, Carlake se pencha à la portière :

— Ne me conduisez pas à l'adresse que je vous ai donnée, dit-il. Allez à la place chez Moses junior, Bowery street !...

Tandis que la voiture tournait à droite pour obéir à ces dernières instructions, un sourire ironique éclaira le visage de l'aventurier à la pensée qu'il avait, grâce à ce stratagème, écarté, momentanément au moins, de sa route ses deux acharnés poursuivants.

Lorsque ceux-ci sur leur camion rejoignirent le taxi qu'ils suivaient depuis un instant, et le trouvèrent vide, ils poussèrent une exclamation de colère et de dépit.

Mais un généreux pourboire descella les lèvres des deux flâneurs avec lesquels conversait, un instant plus tôt, le nouveau chauffeur recruté par Carlake.

— Il a donné comme adresse 580, Parkside avenue !... dit l'un d'eux, empochant le billet vert que l'Araignée venait de lui tendre.

— Ce doit être un piège !... murmura le roi des recéleurs, mais il vaut mieux aller tout de même de ce côté, et voir ce qu'il retourne.

Arrivés au terme de leur course, ils s'aperçurent que l'adresse qui leur avait été donnée correspondait à un terrain vague, à côté d'une maison abandonnée.

— Je m'en doutais !... fit l'Araignée.

— Est-il donc dit qu'il nous échappera toujours ?... s'exclama Pearl.

— Attendez ! Nous pourrions retourner à la station de taxis et guetter le retour du chauffeur qui le conduisait.

— Vous avez raison !... répondit-elle... C'est le seul moyen d'être fixés...

Quand ils arrivèrent à la station, le conducteur de Carslake était déjà de retour et leur donna volontiers, moyennant finance, l'adresse de Moses junior.

— C'est bien Moses junior, le prêteur sur gages dont vous parlez ?...

— Oui, monsieur...

ville... Plus habile encore que moi !... Il gardera le diamant pour Carslake jusqu'à ce que celui-ci le lui réclame. Mais le temps pour nous d'arriver à Bowery street, notre homme sera déjà loin, et se gâtera bien de venir lui-même rechercher la pierre !...

— Ne pourrait-on faire arrêter ce Moses ?...



(Photo-Film Pathé Jéras.)

PEARL STANDISH ET « L'ARAIGNÉE » S'EMBARQUE D'UN AUTO-CAMION.

— Mauvaise affaire... fit l'allié de Pearl Standish en secouant la tête, tandis qu'ils montaient dans un autre taxi, après avoir largement rémunéré le chauffeur de leur camion qui avait d'abord regimbé contre la main mise sur sa voiture, mais finissait par se réjouir d'une aventure qui lui valait une si bonne journée.

— Pourquoi cela ?... demanda-t-elle.

— Parce que ce Moses, miss Standish, est le plus habile recéleur de toute la

— Si la chose était possible, il y a longtemps qu'elle serait faite. Le gallard est rusé et défie toutes les investigations de la police.

— On pourrait pourtant faire fouiller son magasin et y retrouver le diamant qui m'appartient...

L'Araignée secoua la tête.

— Non, miss Standish !... On ne le retrouverait pas. Des perquisitions ont souvent été effectuées chez ce Moses pour

y dénicher des marchandises volées... On n'a jamais pu les découvrir... Il a toujours vent de la visite en temps utile, et prend ses dispositions pour la recevoir. Nous n'avons rien à gagner en faisant appel à la police. Si nous nous en avisions, le diamant serait perdu pour nous, tandis que si nous n'éveillons pas ses soupçons, il va tranquillement le déposer dans son coffre-fort.

— Alors, que faire?...

— Le seul parti à prendre, c'est de trouver moyen de pénétrer dans la place et de voler votre diamant à votre voleur.

— C'est facile à dire... Mais de là à l'exécution!...

— Laissez-moi réfléchir!...

Il garda le silence pendant deux minutes et leva la tête pour examiner l'état du ciel.

— Bon!... dit-il. Le temps est clair! Cela va bien!... Notre premier soin pour l'instant doit être de nous procurer un appareil photographique.

— Un appareil photographique?... répéta-t-elle stupéfaite, se demandant si le bonhomme n'était pas subitement devenu fou. A quoi peut-il nous servir?

— Ne me posez pas de questions maintenant!... Plus tard, je vous renseignerai.

Il donna au chauffeur l'adresse d'un magasin d'appareils photographiques, où ils en achetèrent un qu'ils firent charger devant eux.

— Maintenant, dit l'Araignée en montant en voiture, nous pouvons aller à Bowery street.

L'étonnement de Pearl croissait de plus en plus; mais elle ne voulut pas importuner son compagnon de questions inutiles, et le trajet s'accomplit en silence.

Devant la boutique du prêteur sur gages, ils descendirent et s'approchèrent comme pour examiner les objets de la vitrine.

Tandis que Pearl s'absorbait dans cette contemplation, l'Araignée appuya son appareil contre le haut de la glace, et

rapidement prit un cliché de l'intérieur.

— Nous avons eu de la chance que le temps soit beau!... dit-il à la jeune fille en regagnant leur voiture. On distinguait nettement le fond du magasin; vous avez même pu voir dans tous ses détails l'énorme coffre adossé au mur, en face de la porte.

— Oui!... répondit-elle... Je l'ai vu.

— C'est cette partie de la boutique dont j'ai pris la photographie.

— Dans quel but?... interrogea-t-elle curieusement.

— Vous verrez!... Ne soyez pas trop pressée et laissez-moi faire!... Dites-vous simplement, miss Standish, que nos affaires vont bien et qu'il y a un certain nombre de chances pour que vous rentriez avant peu en possession de ce diamant auquel vous tenez tant.

III

UNE TOILE DERRIÈRE LAQUELLE IL SE PASSE QUELQUE CHOSE

Le fidèle allié de Pearl Standish n'aurait peut-être pas manifesté autant d'optimisme s'il avait eu l'idée, tandis qu'il se dirigeait vers son taxi, de lever les yeux vers une des maisons bordant l'autre côté de la rue.

Obéissant aux secondes instructions données par Richard Carslake, l'automobile qui le conduisait s'était arrêtée en face d'une assez somptueuse boutique ayant toutes les apparences d'un magasin de bijoux, et qui n'était autre que le comptoir du prêteur sur gages Moses Junior.

Ce magasin était coupé à peu près dans son milieu par un assez haut grillage percé de deux ou trois guichets à travers lesquels on distinguait, appliqués au mur, une série de petits casiers en bois, numérotés, encadrant eux-mêmes un immense coffre-fort, à l'aspect imposant, construit

selon les plus modernes perfectionnements.

Carlake se pencha vers un des guichets, et exprima au commis occupé à écrire derrière le grillage son désir d'avoir quelques minutes d'entretien avec le chef de la maison.

Presque aussitôt une porte s'ouvrit, et M. Moses junior s'avança dans la boutique, à la rencontre de son visiteur.

Le prêteur sur gages était un homme de forte stature, au visage haut en couleurs, aux yeux épais et calculateurs, protégés par un binocle d'or.

Il serra la main de Carlake avec une affabilité dénotant de longues et cordiales relations.

— Enchanté de vous voir, cher monsieur !... dit-il. Qu'y a-t-il pour votre service?...

Ra quelques mots Carlake expliqua au négociant ce qu'il attendait de lui.

Il s'agissait simplement de prendre en dépôt une pierre précieuse qui pouvait

courir des risques s'il la gardait sur lui ou la conservait à son domicile.

Moses junior parut comprendre à merveille le service réclamé, qui rentrait d'ailleurs assez directement dans ses opérations habituelles.

— Vous avez l'objet?... demanda-t-il.

— Le voici!... répondit l'autre en lui tendant le diamant sacré de Daron.

A la vue de l'admirable pierre, un éclair passa dans le regard de Moses junior.

— Mazerette!... dit-il en plongeant ses yeux pénétrants dans ceux de son client. Voilà un superbe caillou!... Et je comprends que vous teniez à le mettre en lieu sûr!...

— N'est-ce pas!... répondit Carlake en souriant avec complaisance.

Le prêteur sur gages allongea la main derrière le grillage pour y prendre une enveloppe qu'il remit à son interlocuteur en même temps que le diamant.

Celui-ci y introduisit lui-même



(Photo-Film Path News.)

A LA POURSUITE DE CARSLAKE.

l'inestimable joyau et la cacheta, Moses junior, trempant dans un encrier la plume qu'il avait derrière son oreille, écrivit sur le papier blanc.

« Diamant déposé par M. Richard Carslake. »

Puis, par la porte qu'il avait prise pour venir, il passa de l'autre côté du grillage, et, ouvrant son gigantesque coffre-fort, déposa l'enveloppe dans un de ses compartiments.

Carslake, immobile au milieu du magasin, le regardait faire à travers le guichet.

Au bout d'un instant le négociant reparut, tenant à la main un reçu du diamant que Carslake, après l'avoir lu, plia soigneusement et mit dans sa poche.

Puis il serra avec plus de cordialité encore qu'à son entrée la main de M. Moses junior et sortit de la boutique.

En posant le pied sur le trottoir, il se sentait le cœur plus léger.

Maintenant que son butin était en sûreté, il s'agissait de se mettre lui-même à l'abri.

Les différents domiciles qu'il possédait dans New-York étaient, à l'heure présente, éventés par la police. Il ne pouvait songer non plus à demander l'hospitalité à Cicely Lloyd, dont la maison, elle aussi, devait être étroitement surveillée.

Il lui fallait pourtant trouver un asile, au moins pour vingt-quatre heures, avant de pouvoir prendre un nouveau steamer à destination des Indes.

Il en était là de ses réflexions, lorsqu'en levant les yeux il aperçut de l'autre côté de la rue un écriteau portant ces mots :

« Logements à la semaine et à la journée. »

La maison, quoique modeste, avait assez bonne apparence. Elle offrait de plus l'avantage d'être précisément située en face des magasins de Moses junior.

Au moment du départ, le voyageur n'aurait qu'à traverser la rue pour retirer son précieux dépôt.

Cette dernière considération le décida.

Il pénétra dans l'hôtel meublé et demanda à voir une chambre.

Celle qu'on lui montra ne correspondait évidemment pas au luxe et au confortable raffinés qui distinguaient ses résidences habituelles. Il ne formula néanmoins aucune objection et prit possession de son nouveau logement.

Une fois seul, il se plongea dans une assez longue méditation.

Le problème qui s'imposait à son esprit consistait à éluder à la fois la double poursuite de Pearl Standish et des sectateurs de Siva, et à parvenir à s'embarquer sans éveiller leur attention.

C'était une tâche difficile, étant donné l'opiniâtreté avec laquelle les deux camps s'acharnaient sur ses traces, et l'étroite surveillance dont ils entouraient ses moindres agissements.

Sans doute son imagination féconde lui fournissait-elle quelque heureux expédient, car il se leva au bout d'un instant, le visage éclairé par son habituel sourire.

En arpentant sa chambre de long en large, il s'arrêta devant la fenêtre et jeta machinalement un regard à travers les rideaux.

Il eut un brusque sursaut.

C'était l'instant précis où Pearl et l'Aragnée, après avoir pris le cliché photographique représentant l'intérieur du magasin de Moses junior, regagnaient pédestrement leur taxi-auto.

Le lecteur comprend pourquoi il eût été si opportun pour les deux alliés de diriger leurs regards vers l'étage de la maison d'en face, derrière une des fenêtres de laquelle les guettait leur inlassable ennemi.

Pearl et l'Aragnée étaient remontés dans leur voiture, qui quitta, au bout d'un instant, Bowery street, pour s'engager dans une petite rue latérale.

— Où allons-nous?... demanda la jeune fille.

— Chez un de mes amis... Un jeune peintre qui n'a pas encore eu le temps de percer, et que je protège... Il a beaucoup de talent, miss Standish... Vous allez du reste pouvoir en juger vous-même, et je serais très heureux si vous vouliez bien vous intéresser à lui.

Les grands yeux de Pearl s'ouvrirent plus grands encore devant cette singulière requête.

Mais son énigmatique compagnon l'avait priée de ne pas le questionner. Obéissant docilement à ses désirs, elle garda le silence et attendit patiemment qu'il prit fantaisie à l'Aragnée de lui fournir, sur ses intentions, les éclaircissements qu'il jugerait convenables.

Quelques minutes s'écoulèrent, au bout desquelles le roi des recéleurs frappa à la vitre du taxi, qui stoppa devant une vieille maison de Washingtonsquare.

— C'est

ici... dit-il, en franchissant une porte verrouillée.

À bout d'un assez long couloir, ils s'engagèrent dans un escalier branlant qu'ils gravirent jusqu'au dernier étage.

Trois portes s'alignaient devant eux. À l'une d'elles était clouée une carte de visite où étaient inscrits ces mots :

EDWARD LARKINS.
Artiste peintre.

L'Aragnée frappa, et sans attendre



(Photo-Film Parisienne.)

ON ARRÊTE LE TAXI DANS LEQUEL CABELANE A ÉTÉ ARRÊTÉ

la réponse tourna le bouton, en laissant passer devant lui Pearl Standish.

— Bonjour Larkins !... dit-il en entrant et en tendant la main à un jeune homme de vingt-quatre à vingt-cinq ans, occupé à transporter sur une toile, d'après une photographie posée à côté de lui sur son chevalet, l'image grandeur nature d'un gros homme aux traits vulgaires, à l'apparence lourde et commune.

— Bonjour, cher monsieur !... répondit l'artiste, tandis qu'il scrutait Pearl Standish d'un regard curieux. Je suis heureux de vous revoir.

— Moi aussi !... Et j'ai un petit travail pour vous, si vous n'êtes pas trop occupé.

— Je suis en train de faire pour la veuve du charcutier Stepgross, un de mes voisins qui s'est laissé mourir le mois dernier, le portrait de son regretté mari. Mais c'est une besogne qui peut attendre quelques jours.

— Tant mieux !... car celle que je vous apporte est infiniment pressée. Mais d'abord, je crois que vous avez ici une chambre noire ?...

— Oh ! elle est bien modeste... comme tout mon atelier... Suffisante néanmoins pour développer les quelques clichés photographiques que je prends le dimanche.

— Je vais vous demander de m'en servir pour exécuter un travail du même genre.

— A vos ordres, cher monsieur !...

Larkins ouvrit une porte qui correspondait à une sorte de placard obscur où l'Araignée pénétra accompagné de Pearl Standish.

Dix minutes s'étaient à peine écoulées qu'il en ressortait, tenant à la main la pellicule toute humide sur laquelle il venait de s'écimer.

— Vous voyez que j'avais raison, miss Standish !... dit-il en l'examinant au grand jour. Notre cliché est excellent. Maintenant nous n'avons plus qu'à nous entendre avec notre artiste.

— De quois'agit-il ?... questionna celui-ci.

— Je désirerais que le cliché que voici fût reproduit par vous sur toile. Ce sera vraisemblablement le plus grand tableau que vous aurez brossé jusqu'à ce jour, car tous les détails doivent être exécutés grandeur nature, comme pour le sympathique charcutier dont vous êtes en train de reproduire la figure.

— Mais pour les teintes de l'intérieur et du mobilier ?

— Voici une note qui vous renseignera...

— Alors c'est entendu !... J'ai justement la une toile de mesure. Je l'avais commandée pour un vaste tableau d'histoire que je médite depuis longtemps. Elle changera de destination, voilà tout.

— Passons maintenant, reprit l'Araignée, à la condition la plus importante de ce travail.

— Je vous écoute !...

— Il est indispensable, mon jeune ami, que la toile en question soit terminée ce soir avant huit heures.

— Vous dites ?... fit le peintre abasourdi. Mais c'est impossible !

— Impossible ou non, il faut que cela soit !... Retrousses donc vos manches, et ne perdes pas une minute... En cette saison, il fait heureusement jour longtemps.

— Vous êtes sûr que vous ne pourriez pas m'accorder jusqu'à demain ?...

— Nous ne pouvons pas vous donner une demi-heure de plus !... Je m'empresse d'ajouter que ce travail vous sera largement rétribué. N'est-ce pas, miss Standish ?...

— Je tiendrai à la disposition de M. Larkins un chèque de mille dollars... répondit-elle.

— Mille dollars !... s'exclama le peintre dont les yeux s'écarquillèrent d'admiration à l'énoncé de ce chiffre. Vous avez bien dit mille dollars ?...

— Est-ce que cela ne vous paraît pas suffisant ?... demanda Pearl ingénument.

— Si !... Si fait, miss Standish !... répliqua-t-il émerveillé, et courant vers l'im-



(Photo Film Pathé revue.)

« L'ARAIGNÉE », DONT LES ALLIÉS INQUIÈTENT, EST INTERROGÉ PAR UN POLICEMAN.

mense toile blanche qui garnissait tout un des côtés de son atelier. Quel malheur que vous ne m'ayez pas dit tout cela plus vite ! J'ai déjà perdu plus de cinq minutes.

— Vous allez les rattraper, je suis tranquille !... Et maintenant nous vous laissons tout à votre labeur. A ce soir, mon cher Larkins !...

— A ce soir !... répéta comme un écho la voix de l'artiste qui avait déjà saisi sa palette et brandissait ses pinceaux.

Jamais le jeune Édward Larkins ne bûcha avec autant d'acharnement que ce jour-là.

La perspective de la somme chatoyante qu'il avait à toucher décuplait son ardeur. Il ne prit même pas le temps de descendre au bar voisin prendre le lunch frugal auquel il était accoutumé.

A huit heures moins cinq minutes, il poussa un soupir de soulagement et se leva de son escabeau. Son travail était terminé.

Grâce au soin qu'il avait pris de préparer ses couleurs de façon à ce qu'elles pussent sécher immédiatement, la large toile était toute prête à être roulée.

A huit heures, ponctuellement, la porte de l'atelier s'ouvrit et l'Araignée parut avec miss Standish.

— Nous voici !... dit-il. Je pense que vous êtes aussi exact que nous ?...

— Regardez !... dit le peintre en désignant son œuvre.

Pearl poussa un cri de surprise.

En face d'elle se dressait, comme s'il eût été transporté là miraculeusement par la baguette de quelque enchanteur, le fond du magasin de Moses Junior.

Tous les détails en étaient scrupuleusement reproduits, avec une vérité et une sûreté de pinceau qui prouvaient la justesse de l'affirmation lancée par l'Araignée lorsqu'il avait proclamé que son jeune ami avait en lui l'étoffe d'un grand peintre.

Après avoir accablé l'artiste sous une avalanche de compliments qui lui firent presque autant de plaisir que le chèque tendu par la blanche main de Pearl Standish, les deux alliés attendirent dans l'atelier que la nuit, qui commençait à tomber, fût assez opaque pour prêter son assistance à leur projet.

Onze heures sonnaient aux horloges dalentour lorsqu'ils descendirent d'un taxi dans Bowery street, à quelques pas du magasin du prêteur sur gages.

L'Araignée portait sur son épaule, roulé de façon à offrir le moins de volume possible, le chef-d'œuvre d'Edward Larkins ; Pearl tenait à la main un petit sac de cuir.

Le chauffeur payé et congédié, ils se dirigèrent vers le magasin.

— Attention !... dit l'Araignée, entraînant sa compagne dans un renfoncement obscur, à l'orée d'une petite impasse voisine.

Les pas cadencés de deux gardiens de nuit résonnaient sur le trottoir, se rapprochant d'eux peu à peu.

Mais dans leur trou d'ombre ils échappaient à tous les regards.

La ronde une fois passée, l'Araignée fit signe à Pearl qu'ils pouvaient sortir.

— Nous sommes tranquilles maintenant pour un bout de temps !... murmura-t-il.

Vivement ils gagnèrent la devanture de la boutique.

— Vous voyez, expliqua l'Araignée en montrant la spacieuse vitrine, que tout l'intérieur du magasin est visible de la rue !...

Tout en parlant, il avait tiré de sa poche un roseau dont il se servit avec une remarquable dextérité pour ouvrir la porte.

— Entrons vite !... dit-il.

Prestement ils pénétrèrent dans le magasin, dont ils refermèrent soigneusement la porte sur eux.

— Maintenant aidez-moi !... dit l'Araignée, car il faut faire vite.

— Vous aider à quoi ?...

— Tout d'abord à accrocher ceci !...

Il était en train de dérouler l'œuvre due au talent du jeune peintre.

Avec un jeu de pitons préparé d'avance, il en fixa une extrémité au mur de droite, contre le grillage qui coupait en deux le magasin. Puis, tendant de toutes ses forces la toile, il en appliqua l'autre bout au mur de gauche.

Pearl, qui était restée adossée à l'une des vitrines, poussa un cri de stupéfaction plus émerveillé encore que celui qui lui avait échappé quelques heures plus tôt dans l'atelier de l'artiste.

À la lueur des deux lampes de sûreté qui éclairaient cette nuit-là comme toutes les autres, le comptoir de Moses junior, l'illusion était saisissante. C'était un second magasin qui apparaissait au milieu du premier.

La perspective dont Larkins avait scrupuleusement observé toutes les lois, était si bien étudiée qu'il était impossible à tout œil plongeant de la rue dans la boutique de supposer qu'il n'était pas en face du fond même de celle-ci.

— Voilà qui nous donne toute latitude de travailler sans crainte d'être dérangés !... expliqua l'Araignée, en faisant signe à la jeune fille de venir le rejoindre derrière cet étrange écran.

Du sac qu'elle portait, il tira un chalumeau oxydrique avec lequel il commença à attaquer la lourde porte du coffre-fort.

En silence, Pearl le regardait faire.

Son cœur battait à coups précipités. L'obscurité, le calme de son compagnon, le danger qu'ils couraient tous les deux, tout contribuait à donner à cette scène dont elle était avec lui l'héroïne un caractère tragique.

Elle songeait à ce qu'eussent été la stupéfaction de sa tante Barbara et l'épouvante de tous ses amis s'ils avaient soupçonné que Pearl Standish, la plus riche héritière de l'Amérique était en train d'aider le roi des recailleurs à forcer un coffre-fort.



LEON-PIERRE FOLLO (1902)

PIERRE RECOMPOSE LE CHATELAIN DE L'AUTO-CAMBODGE.

A cette pensée, un sourire amusé effleura les lèvres de la jeune fille.

Après dix minutes d'un labeur acharné, qui parurent à Pearl longues comme des heures, l'épaisse paroi de fer céda et s'ouvrit.

L'Araignée tira de sa poche une lampe électrique, et examina l'intérieur du coffre.

Une dizaine de compartiments rigoureusement fermés en occupaient le fond.

Sur l'un d'eux se trouvaient gravés ces mots :

** Moses Junior. **

** Personnel. **

— Voilà sans doute ce qu'il nous faut ouvrir... fit le compagnon de Pearl.

Il reprit son chalumeau et se remit au travail.

— C'est fait !... dit-il au bout d'un instant, en plongeant la main dans le casier qui contenait une trentaine de petites enveloppes, toutes cachetées et numérotées.

L'Araignée les examina l'une après l'autre jusqu'à ce qu'il eût trouvé celle qu'il cherchait.

— Voilà notre affaire !... dit-il en la tendant à Pearl.

Elle lut anxieusement la suscription tracée sur le papier blanc.

** Diamant déposé par M. Richard Carrahe. **

Ses doigts févres déchirèrent le papier.

Le diamant violet tomba dans sa main, resplendissant de tous ses feux sous la lueur de la lampe électrique.

— Nous le tenons !... s'écria l'Araignée.

— Grâce à votre ingéniosité !... répondit Pearl. Maintenant il nous faut sortir d'ici le plus vite possible, et espérer que nous échapperons aux veilleurs de nuit, comme nous avons réussi à le faire à notre entrée.

Son compagnon ramassa ses outils, qu'il serra hâtivement dans son sac de cuir.

Passant de l'autre côté de la toile, ils plongèrent un regard dans la rue, en se courbant pour ne pas être vus du dehors.

Rien d'anormal n'y apparaissait.

L'Araignée ouvrit la porte et fit signe à Pearl de sortir la première.

Tout à coup, au moment où ils mettaient le pied sur le trottoir, deux policemen se dressèrent devant eux, leur coupant la retraite.

Pris au dépourvu, l'Araignée n'eut pas le temps de tirer son revolver de sa poche. Il lutta néanmoins avec une vigueur farouche.

Pearl, elle aussi, résistait désespérément, sentant que son nom et sa réputation étaient en jeu.

Mais au moment où le destin allait leur être favorable, un des policiers brandit son revolver et le déchargea sur l'Araignée qu'il atteignit au bras droit.

Son compagnon tourna la tête du côté où venait de retentir le coup de feu. Pearl en profita pour se dégager de son étreinte et s'enfuir.

Mais comme elle allait tourner le coin de la rue, deux autres policiers, attirés par la détonation, surgirent et se jetèrent sur elle.

Malgré l'énergie avec laquelle elle se défendait, ils réussirent à l'entraîner vers un phaéton automobile qui stationnait à quelque distance au bord du trottoir, et où ils la hissèrent.

L'un de ses vainqueurs tira de sa poche une paire de menottes dans lesquelles, prestement, il emprisonna ses deux petites mains.

Sur un signe de l'autre policeman, l'auto s'éloigna à toute vitesse.

Pearl comprit qu'elle était prise et entrevit d'un coup d'œil toutes les conséquences de sa folle équipée.

En levant vers les deux représentants de la loi ses grands yeux chagrins, elle constata qu'ils avaient retiré leurs casquettes. La voiture passait à ce moment devant un bec de gaz qui projeta sa

lumière crue sur ses banquettes.

Pearl poussa un cri.

Dans le policeman assis à son côté, elle venait de reconnaître Curlake, accompagné de son habituel complice.

— Vous?... s'exclama-t-elle. C'est vous!...

— Moi-même!... répondit-il de son ton railleur. Il faut bien que la police de temps en temps serve à quelque chose!...

Elle ne put retenir un cri de colère et de dépit.

— Vous pensez bien, miss Standish, poursuivit-il, que je n'avais pas conquis si difficilement le diamant violet pour ne

pas veiller sur lui... Aussi suis-je obligé de vous prier d'avoir la complaisance de me le rendre.

Elle ne répondit pas. L'astuce et l'habileté de cet homme la confondaient.

— Oh! pardon... fit-il. Ces menottes vous empêchent de fouiller dans vos poches!... Vous m'excuserez si je suis obligé de le faire pour vous.

Furieuse de s'être laissé ainsi jouer, elle essaya de dégager ses poignets des bracelets de fer qui les enserraient.

En même temps, elle tournait la tête à droite et à gauche pour voir si elle ne



(Photo-Film Pathé Nove.)

« L'ARAGONÈSE » ATTAQUE LE COFFRE-FORT DE MOSES JUNIOR.

découvrait pas quelque passant qu'elle pût appeler à son secours.

Mais l'auto marchait à une vitesse telle que personne n'aurait été capable de la rejoindre, et d'ailleurs, à une pareille heure, les rues qu'elle traversait étaient à peu près désertes.

L'aventurier contemplant ses efforts inutiles avec son ironique sourire.

— Ne vous agitez pas tant, miss Standish, fit-il de son ton le plus amène... Je vous assure que vous vous fatiguez pour rien. J'ai l'habitude de bien faire ce que je fais, et le peu que je possède est invariablement de bonne qualité. Qu'il s'agisse de diamant ou de menottes, j'essaye toujours de me procurer le premier choix.

Elle ne répondit pas. Le sourire faux et les paroles mielleuses de cet homme lui étaient encore plus odieux que lorsqu'il était au grand jour sa violence et sa brutalité.

— Vous ne semblez pas éprouver pour moi une grande sympathie?, continua-t-il et cela uniquement parce que nous poursuivons le même but. Vous voulez le diamant violet, et je le veux aussi... Voilà pourquoi nous sommes ennemis! Nous aurions si bien pu nous entendre, si vous ne vous étiez pas avisée de vous lancer dans cette aventure dangereuse et sans profit pour vous!...

Elle persista à garder le silence.

Toujours souriant, il s'avança et commença à explorer l'une après l'autre les poches de la jeune fille.

Au moment où il venait de sentir sous ses doigts l'enveloppe contenant l'incalifiable pierre, une idée traversa l'esprit de Pearl.

Sans le vouloir, son adversaire lui avait mis entre les mains un instrument de combat, ces lourdes menottes qui emprisonnaient ses poignets et qui, bien maniées, pouvaient devenir une arme redoutable.

Les levant d'un seul coup au-dessus de la tête du bandit, dont la position ne lui permettait pas de voir ses mouvements,

elle les laissa brusquement retomber sur sa nuque.

Poussant un cri, il s'affaissa au fond de la voiture, tenant dans sa main le diamant dont il venait de s'emparer.

Son complice bondit sur la jeune fille, qui leva de nouveau ses deux bras pour frapper. Elle y parvint et l'envoya rouler à côté de son maître.

Mais celui-ci était déjà revenu à lui et se redressait.

Ses yeux avaient perdu leur expression de douceur hypocrite, et brillaient d'une sauvage colère disant sa haine et son désir de se venger.

— C'est le diable, cette fille-là!... balbutia son adlié, que le terrible coup de poing avait atteint au côté et qui s'efforçait de reprendre sa respiration. Ne parviendrez-vous pas à la maîtriser?...

— Soyez tranquille!... Je vais l'accommoder de telle façon qu'elle perdra toute envie de renouveler cette incartade.

Il avait parlé un peu trop tôt.

En le voyant se rapprocher d'elle pour l'assailir de nouveau, Pearl se mit à pousser des cris désespérés.

A ce moment, l'automobile croisa une voiturette en panne sur le bord du chemin. La tête de son propriétaire était enfouie à l'intérieur du capot, cherchant la cause qui avait motivé l'arrêt du moteur.

Lorsque résonna le cri de Pearl Standish, cette tête se releva soudain, découvrant le visage anxieux de Tom Cariton, que venait de frapper la voix qu'il aurait reconnue entre mille.

Mais oui!... C'était Pearl!... Sa bien-aimée Pearl qui, alors qu'il la croyait en train de se reposer tranquillement dans sa demeure, ainsi qu'elle le lui avait promis, était aux prises avec deux hommes, dans l'un desquels Tom avait cru distinguer la stature facilement reconnaissable de Richard Carlsake.

Angoissé, il grimpa sur son siège et appuya sur la pédale de mise en marche.

La chance le servit, car le moteur, récal-



(Photo-Film Pathé (Paris).)

PENDANT SON OPÉRATION, « L'ARABICIZÉ » RESTE EN ÉVEIL.

citrant jusque-là, fit entendre un ronflement de bon augure, et la voiture démarra, pour rouler bientôt à toute vitesse sur les traces du double phaéton.

Carlslake ne tarda pas à s'apercevoir de la poursuite dont il semblait être le but. Bientôt il distingua celui qui, courbé sur le volant, s'efforçait d'accélérer de tout son pouvoir l'allure déjà exaspérée de la voiturette.

Aidé de son complice, il venait d'avoir

définitivement raison de Pearl Stanchish qui, éroulée sur les coussins, ne résistait plus.

Très pâle, à bout de forces, ses beaux cheveux blonds épars sur son visage mouillé de larmes, son aspect eût éveillé la pitié dans le cœur le moins sensible, mais ne parvint pas à émouvoir les deux tigres qui la contemplaient avec une joie triomphante.

— Elle est inoffensive pour le moment!... dit Carlslake à son compagnon. Mais comme l'idée pourrais lui revenir de se regimber une seconde fois, pour plus de précaution attachez-lui les pieds, et aussi les deux mains le long de la taille...

L'homme s'accroupit au fond de la voiture, et détachant une longue ceinture qu'il por-

tailait autour des reins exécuta à la lettre les instructions qu'il venait de recevoir.

— Voilà qui est bien!... dit Carlslake. Maintenant que nous en avons fini avec cette demoiselle, il s'agit d'éviter la poursuite du godelureau qui s'est fait son cavalier servant.

— Cette fois, patron, nous ne le craignons pas!... répondit l'autre. Nous sommes deux contre un, et puisque les circonstances nous favorisent, nous pour-

riens aussi bien en finir avec lui!

— Essayons!... dit Carslake en tirant son revolver, tandis que son compagnon l'imitait.

Le premier coup de feu brisa le pare-brise de la voiturette qui ne ralentit pas pour cela sa marche. Le second coup fracassa une des lanternes.

Le reporter, lui aussi, avait tiré son revolver et, tout en tenant son volant de la main gauche, il appuya de la droite sur la gâchette.

Sa balle vint briser une des ailes du double phaéton, rasant à deux centimètres l'épaule de Carslake.

La route suivie par le phaéton longeait la voie du chemin de fer, et la traversait à cent mètres de là environ sur un passage à niveau.

Le chauffeur de Carslake eut le temps de le franchir avant l'arrivée d'un train, devant lequel la voiturette dut stopper pour le laisser passer, arrêtant dans sa poursuite le pauvre Tom, qui jurait et tempêtait contre ce mauvais sort.

Carslake voulut mettre à profit ces quelques minutes.

— Abandonnez la grande route!... dit-il à son chauffeur, et tournez à droite sur le chemin de la falaise.

Le mécanicien obéit, tandis que le complice de l'aventurier, abasourdi, répétait :

— Le chemin de la falaise!... Mais vous savez qu'il va tout droit à la mer?...

— Je le sais!... Et c'est bien pour cela que je le prends. Nous allons, vous et moi, abandonner tout de suite cette guimbarde. Quant à vous, Bert, dit-il au chauffeur, avant d'arriver à la descente, vous sautez à terre, et vous laissez votre voiture filer vers la mer, avec le précieux colis qu'elle contient.

Un ricanement sinistre compléta sa pensée.

— Je crois, après cela, conclut-il, que cette obstinée jeune personne ne viendra plus contrecarrer nos projets.

Presque aussitôt, comme ils se l'étaient

promis, les deux hommes sautèrent à terre.

Un instant après, Bert, le chauffeur, suivait leur exemple, abandonnant l'automobile qui dévala le long de la descente conduisant au bord de la falaise.

Tom Carlton cependant, impatienté de ne pouvoir franchir le passage à niveau bloqué par le train, qu'un signal venait d'arrêter sur la voie, avait engagé hardiment sa machine à travers champs.

Il vit de loin les trois hommes quitter tour à tour le phaéton, et le véhicule, abandonné sans conducteur, s'engager sur la périlleuse descente.

Tout de suite il devina l'abominable plan combiné par Carslake.

Sans hésiter, il accéléra le plus qu'il put sa vitesse et s'engagea, lui aussi, en diagonale sur la pente, espérant arriver à rencontrer l'autre voiture à temps pour l'arrêter, avant qu'elle n'eût atteint le bord de l'abîme.

Son calcul réussit. Un grand craquement se fit entendre...

La collision qui se produisit arrêta net le phaéton, à l'intérieur duquel se trouvait Pearl Standiah.

Le choc projeta hors de son siège le brave garçon, qui parvint à s'accrocher à une touffe de genêts, tandis que sa propre voiture allait s'écraser au pied de la falaise, à la place de l'autre.

S'aidant de chaque anfractuosité de roc, il grimpa jusqu'à la place où le phaéton était arrêté et, ouvrant la portière, délia rapidement les liens qui enserraient les jambes de la jeune fille.

Puis il prit à terre un fragment de roc dont il essaya de se servir comme d'un marteau pour briser les menottes où les mains de Pearl étaient emprisonnées.

Mais, malgré tous ses efforts, comme il tremblait de la blesser, il ne put y parvenir.

— Laissez, mon ami!... dit-elle. Je me résigne à demeurer captive encore quelques instants. A côté de vous, il ne

n'est pas désagréable de faire un peu de prison... Mais dites-moi vite comment vous étiez sur la route à la minute où j'y ai passé moi-même.

— J'allais chez vous lorsque le double phaéton qui vous emportait a frôlé ma pauvre voiturette... Puisque je n'ai pas encore eu la joie de vous donner le diamant que vous convoitez, je vous en apportais un autre... Ne l'accepterez-vous pas, en attendant?...

Il prit dans sa poche un petit écriin qu'il ouvrit. Un superbe solitaire brillait sur le velours de la boîte.

A sa vue, les yeux de Pearl s'éclairèrent d'un rayon de joie intense, tandis qu'une légère rougeur montait à ses joues et la faisait plus délicieuse encore.

— Comment voulez-vous, dit-elle d'une voix où tremblait une émotion contenue, que je ne l'accepte pas avec bonheur?... Puis, avec une pointe de curiosité coquette



(Photo-Film Pathé-Johns)

PEARL CONSULTANT LES PAPIERS DU COFFRE-FORT A LA LUMIERE DE LA LAMPE DE « L'ARAIGONNE »

— Croyez-vous qu'il m'ira?...

— Nous allons voir !...

Et, prenant dans les siennes les pauvres petites mains paralysées par les durs bracelets de fer, il glissa à l'annulaire gauche sa bague de fiançailles.

Tous les deux, en silence, contemplaient la pierre qui brillait comme une étoile.

Puis leurs yeux se rencontrèrent... Alors, cédant à l'invincible attrait qui se dégageait de tout son être, il se pencha vers elle d'un mouvement irrésistible pour la prendre dans ses bras et baiser ses lèvres adorées.

Mais elle s'éloigna doucement et, écartant ses bras autant que le lui permettaient ses menottes, elle les éleva au-dessus de la tête de son fiancé, qu'elle emprisonna tendrement dans ce cercle d'amour.

Il demeura ainsi quelques minutes, la tête contre le cou de la bien-aimée. Puis, sans quitter la place douce et tiède où il se trouvait si bien :

— Rien au monde ne vous fera donc renoncer à ces périlleuses équipées, ma chérie?... demanda-t-il. Que serait-il advenu de vous si j'étais arrivé deux secondes trop tard?... Pearl!... Pearl!... La bague que je viens de vous passer au doigt ne vous semble-t-elle donc point préférable à l'anneau de Siva?...

Tout doucement elle se dégagea, et plongeant son regard dans celui du jeune homme :

— Tom, dit-elle, blâmez-moi!... Accablez-moi!... La vérité est que je ne peux plus renoncer à cette classe passionnante. Grâce à elle, dois-je vous l'avouer, mon ami, non seulement je ne m'ennuie plus dans la vie, mais je m'amuse!...

— Et ne pensez-vous pas que cet amusement, comme vous dites, peut faire mon malheur et mon désespoir?...

— Ecoutez-moi!... dit-elle gravement. J'ai juré de venir à bout de la tâche que je me suis imposée. Je veux, entendez-vous, je veux à toute force non seulement rentrer en possession du diamant de

Daroon, mais surtout, et par-dessus tout, démasquer et réduire à l'impuissance le traître dont j'ai surpris les abominables desseins... Je tiendrai la parole que je me suis donnée, quoi qu'il arrive. Si votre amour pour moi n'est pas assez grand pour que vous continuiez à m'assister dans cette œuvre, dites-le tout de suite et retirez cette bague de mon doigt... Je ne peux pas vous en empêcher, puisque ces menottes m'ôtent la possibilité de faire un mouvement. Mais sachez-le, si vous prenez cette décision, Tom, j'éprouverais la plus grande douleur que j'aurai jamais ressentie de ma vie.

Sa voix avait un accent de sincérité si touchant qu'il comprit que toute résistance de sa part était inutile.

Poussant un soupir, il baissa la tête.

— Qu'il soit donc fait comme vous le voulez!... dit-il.

Et de nouveau son bras enserra passionnément la taille de celle qui désormais était sienne, tandis que leurs lèvres s'unissaient en un long baiser, où ils mirent, l'un et l'autre, toute leur âme.

IV

JALOUSIE

Pearl n'avait guère de secrets pour sa tante Barbara qu'elle aimait tendrement, malgré ses petits ridicules, et qui remplacait pour l'orpheline tous les êtres chers qu'elle avait si prématurément perdus.

Aussi ne voulut-elle pas tarder à lui annoncer la grande résolution qui allait décider de toute sa vie.

Contrairement à l'attente de la jeune fille, l'excellente femme ne parut nullement étonnée par cette considérable nouvelle.

— Comment, ma tante!... fit Pearl, stupéfaite du calme avec lequel l'écoutait la grosse dame, vous ne bondissez pas?...

— Et pourquoi bondirais-je?...



(Photo-Film Pathé Jéva)

FRANK SORT DU COFFRE-FORT AVEC L'ENVELOPPE AU DIAMANT.



(Photo-Film Pathé Ufa.)

PEARL APERÇEVANT LA POLICE QUI SE TIENT DEVANT LE MAGASIN DE MORGES JUNIOR.

— Parce que je supposais que vous alliez vous récrier, vous cabrer à l'idée de me voir épouser un homme sans position !... Beaucoup diront même sans fortune...

— Ta !... Ta !... Ta !... D'abord M. Carlton n'est pas du tout sans fortune. Oui, oui, en cachette, j'ai pris mes petites informations. Ses parents sont d'une honorabilité parfaite, et très à leur aise. D'ailleurs

tu n'as pas besoin d'épouser un homme riche, puisque tu as de l'argent pour vingt !...

— C'est mon avis !... Mais j'avais peur que ce ne fût pas le vôtre.

— Dis tout de suite que tu me prends pour une vieille bête !... Comment, voilà un garçon charmant, car il est charmant ce brigand-là, et dès la première minute où je l'ai vu il a fait ma conquête... Alors, pourquoi n'aurait-il pas fait la tienne ?...

— Mais il l'a faite, ma tante... Vous en voyez la preuve...

— Il est intelligent, instruit, travailleur... J'ajoute qu'il a si souvent sauvé ta vie, qu'il me semble tout naturel que tu la lui consacres.

— Bien sûr, ma tante Barbara !... fit Pearl en battant des mains.

— Je ne prétends pas que ce soit un Apollon !... Mais il est très bien, très sympathique, et il a des yeux très séduisants.

— Tiens, tiens !... Voyez-vous cela !... Vous les avez remarqués ?...

— Pourquoi pas ?... Alors, tu te figures, parce que j'ai cinquante-cinq ans, que je ne regarde pas les yeux des jeunes gens ?... D'abord, c'était mon devoir, puisque j'avais une fille à marier !... ajouta-t-elle en entourant de ses bras un peu trop dodus le cou de la jeune fille, et en l'embrassant tendrement.

— Que vous êtes bonne, tante Barbara !... répliqua celle-ci en lui rendant son baiser... Et comme je vous remercie de tout ce que vous avez fait pour moi.



Photo film publicitaire.

LES FORTS DU DIAMANT, FIGARO, 27 « L'ARRANGÉE » OFFRENT LE MAGASIN DE MOSES JUKON.

de ce que vous faites encore aujourd'hui !...

— Je ne fais que mon devoir, ma petite, et jamais il ne m'a paru plus doux !... Désormais j'aurai deux enfants à aimer au lieu d'un, voilà toute la différence... Et maintenant, voyons comment nous allons annoncer au Tout-New-York un événement qui va le mettre sens dessus dessous au moins pendant quinze jours ?

— Est-il nécessaire de le lui annoncer ?...

— Sans aucun doute !... Tu connais nos potinières de la Cinquième Avenue ! Que ne diraient-elles pas, toutes ces jolies dames, si on ne les mettait pas officiellement au courant des fiançailles de la plus riche héritière américaine ?... Elles prétendraient que tu fais un mariage dont tu as honte, et que tu n'oses même pas avouer.



(Illustration de l'auteur)

PUBLICATIONS RÉCENTES
DE LA RENAISSANCE DU LIVRE

PARIS — 78, BOULEVARD SAINT-MICHEL, 79 — PARIS

Collection in-18 jésus, à 3 fr. 50 (Majoration 30 0/0)

Pierre Carasso	LE CŒUR ET LA GUERRE.
Roland Charney	JEAN, RESTE AU FAUBOURG
François de Tesson	DE VERDUN AU RHIN.
Max Angles	LA GEOLÉ.
José Germain	L'AMOUR AUX ÉTAPES.
Paul Soumès	L'ANE ROUGE ET LE DÉMON VERT.
Pierre Rehm	LA FAMILLE TUYAU DE POËLE.
A. Rabida	L'INGENIEUR VON SATANAS.
Gustave Guiches	LE TREMPLIN.

OUVRAGES HORS-SÉRIE

Bastincent	COMMENT " ON A EU " LES SOUS-MARINS ALLEMANDS (2 fr. 50)
Juliette Marfizeau	THÉODORA DE BYZANCE (3 fr.)
Martin-Mamy	QUATRE ANS AVEC LES BARBARES (Lille sous la dom. nation allemande). (5 fr.)

BIBLIOTHÈQUE INTERNATIONALE DE CRITIQUE

Vol. in-18 jésus, à 2 fr. 50

Camille Mauclair	L'ART INDÉPENDANT FRANÇAIS.
Maurice des Ombiaux	LES PREMIERS ROMANCIERS NATIONAUX DE BELGIQUE.
Ernest Sellier	LES ÉTAPES DU MYSTICISME PASSIONNEL.
Gonzague Truc	LE RETOUR A LA SCOLASTIQUE.
Professeur Grauert	LE " DOGME " TRANSFORMISTE.

Collection des Romans-Cinéma

Œuvres déjà parues :

PREMIERE SÉRIE : 0 fr. 25 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 35

Les Mystères de New-York ❖

Par Pierre DECOURCELLE

22 BROCHURES

Les Exploits d'Élaine ❖ ❖ ❖

Par Marc MARIO ❖ ❖

10 BROCHURES

Le Roman d'un Mousse ❖ ❖

Par E.-M. LAUMANN

8 BROCHURES

Le Cercle Rouge ❖ ❖ ❖ ❖

Par Maurice LEBLANC

12 BROCHURES

Le Masque aux Dents blanches

16 BROCHURES

DEUXIEME SÉRIE : 0 fr. 30 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 40

❖ ❖ ❖ Judex ❖ ❖ ❖

Par Arthur BERNEDE

12 BROCHURES

L'Enfant de Paris ❖ ❖ ❖

Par E.-M. LAUMANN

8 BROCHURES

TROISIEME SÉRIE : 0 fr. 45 la Brochure. — Franco par poste : 0 fr. 55

Le Courrier de Washington ❖

Par Marcel ALLAIN ❖

10 BROCHURES

Mam'zelle Sans-le-Sou ❖ ❖

Par G. LE FAURE ❖

12 BROCHURES

Le Comte de Monte Cristo ❖

Par Alexandre DUMAS ❖

20 BROCHURES

La Nouvelle Mission de Judex ❖

Par Arthur BERNEDE ❖

12 BROCHURES

LE DOUZIÈME ÉPISEDE DE "LA REINE D'ENNUI"

LES SUITES D'UN BAL MASQUÉ

PARAITRA JEUDI PROCHAIN